

EXTRAIT

ÉGÉRIE

Les Élus

Tome 1

La Prophétie
d'Akus



©Aurore Dapsence, 2016 — Tous droits réservés

Cet ouvrage ne peut être reproduit en tout ou partie, traduit, modifié ni transmis sous quelque forme ou moyen que ce soit sans l'accord préalable de son auteur. Toute violation de ces termes entraîneraient des poursuites à l'égard du contrevenant

ISBN 978-1-534-75662-5

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Lucie et Marie paressaient à la fenêtre de leur chambre, scrutant l'horizon dans cette grande maison de campagne qui les avait vu grandir. Vingt ans déjà que les jumelles y avaient vu le jour.

Les vacances débutaient dans une lourdeur pesante, étouffante, prélude à un été chaud et un ennui mortel déjà installé. Cette journée-là, plus que les autres, ne semblait promettre que moiteur et monotonie.

Les deux sœurs guettaient la venue d'un invité, impatientes, et déjà une voiture blanche annonça son arrivée. À l'approche du véhicule, elles dévalèrent les escaliers pour l'accueillir.

Un jeune homme, grand et blond, se dressa hors du véhicule suivit de ses parents. Tout droit venu de la ville, et non mécontent d'arriver enfin à destination, José salua ses cousines d'une bise retenue.

La distance qui les tenait éloignés au quotidien ne leur permettait de se voir que très rarement et, pourtant, un lien très fort les unissait.

Profitant de cette journée ensoleillée, celui qu'elles considéraient comme leur propre frère avait parcouru les nombreux kilomètres qui les séparaient pour leur rendre visite.

À mesure que le soleil gagnait son zénith, la maisonnée souffrait un peu plus de la canicule.

N'y tenant plus, Marie suggéra une balade jusqu'au petit bois voisin pour y trouver un peu de fraîcheur. À peine les nouveaux venus avaient-ils eu le temps de se poser.

L'idée ravit Lucie et José, mais leurs parents n'exprimèrent aucune envie de quitter la maison et les encouragèrent à s'y rendre sans eux. José, Marie et Lucie s'exécutèrent sans se faire prier.

La gourde sanglée au porte-bidon, sac sur le dos, ils enfourchèrent leur vélo pour foncer en direction du bois.

L'astre étincelant brûlait leur visage à mesure qu'ils pédalaient vers le bois. L'écrasante chaleur appesantissait chaque coup de pédale, les mains moites glissaient sur le guidon. Parfois, ils s'arrêtaient pour

boire une gorgée d'eau plus vraiment fraîche. Et parfois l'un d'eux regrettait presque d'avoir quitté le confort et l'ombre de la maison de leurs parents et songeait à faire demi-tour. Quelque vingt minutes plus tard, ils pénétrèrent enfin le petit bois sombre, berceau d'une surprenante sensation de fraîcheur bienfaitrice. La route pour y parvenir s'était révélée longue et pénible sous un ciel ardent et une atmosphère étouffante. Cet air frais soudain et enveloppant s'offrit à eux comme la récompense de leurs efforts.

José, Lucie et Marie prirent le temps de descendre de vélo pour se reposer un instant sans avoir à souffrir de la morsure du soleil. Ils marchèrent un temps à côté de leur monture mécanique avant de la chevaucher de nouveau. Il s'en fallu de peu de temps avant qu'ils ne voient s'achever la traversée de la parcelle boisée. Explorée, d'un bout à l'autre, ils durent se résigner à la quitter.

Le goût de Lucie pour les excursions dans les bois la poussait à s'y aventurer fréquemment pour y rêvasser, quitter un instant le monde bruyant de la civilisation. Elle y trouvait là son havre de paix. Alors les environs, elle pouvait se vanter de bien les connaître. Elle et ses camarades n'avaient nulle envie de rentrer déjà. Elle leur proposa alors de les emmener dans un autre bois, un bois qui, cette fois, offrirait une étendue plus vaste à parcourir et promettait une vraie randonnée.

Marie, José et Lucie se connaissaient par cœur et le sens de l'orientation plus que discutable de cette dernière ne leur avait jamais échappé. Ils la suivirent mais non sans quelques réticences.

« T'es sûr de savoir où tu nous emmènes ? s'assura José

— Mais oui, c'est pas la première fois que je me balade par ici, je connais bien le coin. »

Lucie se voulu rassurante, à peine froissée par leurs appréhensions sur ses qualités de guide.

Les liens qui les unissaient tous trois étaient étranges, incompréhensibles. Nul n'aurait su expliquer pourquoi ils s'entendaient si bien. En tous points différents, tant par leur physique que par leur personnalité, rien ne leur semblait commun. Marie et Lucie étaient aussi brunes que leur cousin était blond, leur silhouette svelte drapée d'une longue chevelure, leur frimousse illuminée d'un large sourire et

leur regard rieur couleur noisette contrastaient avec la carrure large, la blondeur et l'air pincé soutenu d'un regard bleu de José. Et, bien qu'elles soient aussi calmes et posées qu'il fut nerveux et colérique, ils s'adoraient.

Pourtant, si tout semblait les opposer, une passion commune pour les mondes chimériques les unissait. Lors de leurs rares retrouvailles, ce sujet nourrissait toutes leurs conversations, à l'écart des adultes trop terre à terre.

Si Lucie ne s'était pas sentie piquée par l'appréhension non masquée de José, c'est qu'elle doutait elle-même. Elle se souvenait s'être souvent perdue et si elle était parvenue à gagner d'autres bois ce fut souvent le résultat du hasard à la suite d'égarements fréquents.

Sur une route de bitume ombragée, préservés de la brûlure de l'astre, ils pédalèrent encore quelque temps avant de gagner, tout à fait, le bois recherché. Et bien que Lucie le retrouva sans mal, il n'en fut pas de même du chemin de randonnée qu'il leur fallait emprunter.

Finalement confiants, Marie et José suivaient leur guide sans protester. Comme à son habitude, Lucie cheminait au hasard des sentiers, curieuse de voir où ils pourraient bien les mener.

Quelque trente minutes passées, José comprit que sa cousine ignorait tout à fait où elle les menait. Engagés dans une forêt plus étendue qu'ils ne le soupçonnaient en y pénétrant, ils s'y étaient enfoncés profondément, sans doute, puisque l'orée avait disparu de l'horizon, avalée par des ares de verdure et de bois.

Perdus au beau milieu, la direction à prendre pour en sortir leur restait totalement inconnue. Lucie se garda bien d'en faire la remarque, espérant voir la solution se présenter d'elle-même. Marie et José, non dupes, gardaient le silence, attendant de découvrir où Lucie les mènerait.

Les sentiers empruntés paraissaient semblables les uns aux autres. Un instant, ils leur semblaient reconnaître un arbre, l'instant d'après un tronc gisant, là un talus, là une crevasse. L'impression de tourner en rond les envahit progressivement.

À perte de vue, ne demeurait que la nature pour seule maîtresse des lieux. Ni trace d'issue, ni âme qui vive pour leur indiquer le chemin à prendre.

Lucie se résigna à stopper là la balade et descendit de vélo. Culpabilisant, les mots lui manquaient pour annoncer leur situation mais sa mine déconfite la trahit. José et Marie, pied à terre, ne comptaient pas se priver de l'en blâmer. Cela faisait plus d'une heure qu'ils avaient quitté la maison et leur famille ne tarderait pas à s'inquiéter.

« Alors ! Je croyais que tu connaissais bien le coin !? » attaqua Marie.

— Ouais, maintenant à cause de toi, on est perdus ! renchérit aussitôt José.

— Ça va ! Vous croyez que je l'ai fait exprès peut-être ? Je n'y suis pour rien si tous les chemins se ressemblent ! Je me suis trompée, ça arrive à tout le monde ! »

Lucie ne leur laissa pas le temps de rétorquer.

« Maintenant, au lieu de râler, vous pourriez m'aider à retrouver le bon chemin ! »

Aucune objection ne fusa et chacun prit un instant de réflexion avant de voir Marie proposer, la première, une solution. Mais cette idée ne fit pas l'unanimité.

« Et si on se séparait ? Comme ça, on cherche la sortie chacun de notre côté et on se retrouve ici dans trente minutes pour faire le point. Y'en aura bien un d'entre nous qui trouvera un moyen de sortir de cette forêt ! On aura trois fois plus de chance de trouver !

— Et trois fois plus de chance de s'éparpiller dans la forêt et de se retrouver perdu tout seul ! T'as vraiment des plans géniaux toi ! » critiqua Lucie, volontairement sarcastique.

— Trop forte la fille ! Allez ! on va tous se perdre chacun de son côté ! Super !!! railla José, sautant sur l'occasion pour tourner en dérision la suggestion de sa cousine.

— Tu crois qu'on va retrouver le chemin jusqu'ici si on s'éloigne alors qu'on n'arrive même pas à retrouver la sortie ? Ajouta Lucie plus sérieusement. Et puis, tout seul, on n'a encore moins de chance de la trouver ! Non, je propose qu'on reste groupé, ça vaut

mieux. Au moins, si l'un de nous arrive à sortir, on est sûr que les deux autres sortiront en même temps. »

Épuisés mais contraints d'avancer, ils enfourchèrent à nouveau leur vélo après décision du chemin à prendre. José, jusqu'alors resté sans émettre de suggestion, fut donc sollicité pour faire ce choix, ceux de ses cousines s'étant avérés douteux. Il opta pour la voie la plus dégagée, témoin de passages fréquents. À ce qu'il pensait, cela ne pouvait être que de bon augure.

Était-ce un leurre pour tromper les malheureux égarés qui s'aventuraient là ? Moins de deux cents pas plus avant, la nature reprenait ses droits.

Nombreux furent les coups de pédales et les tours de roues avant de voir le sentier onduleux, devenu l'unique trajectoire possible, finir par disparaître de nouveau sous un tapis d'herbes folles et un mur de ronces parées d'épines effilées.

Face à ce spectacle désolant, Marie ne rata pas l'occasion de se venger des sarcasmes infligés plus tôt par son cousin.

« Merci, José, pour ta brillante idée !
— Oh ça va ! »

Aucun d'eux ne tenait vraiment à faire machine arrière. Ils tentèrent alors de traverser la barrière végétale en dépit de ses aiguilles menaçantes. Ce ne fut pas sans de pénibles efforts, ni sans s'écorcher les membres dont la peau, déjà rougie par la brûlure du soleil, se révélait d'autant plus sensible aux estafilades de ces aiguilles. Entraîner leur monture avec eux leur réclamait, également, une énergie considérable, mais ils n'envisagèrent pas un instant de les abandonner derrière eux. Ils se débattirent contre les branchages agressifs, frappant de nouveau chaque fois qu'ils tentaient de les repousser, s'agrippant féroce­ment à leurs vêtements dont ils gardaient parfois un lambeau. José luttait farouchement, plus que ses cousines toujours très calmes, dans un duel acharné face aux ronces.

Très vite, ils s'aperçurent que le barrage hostile ne s'étendait pas plus que sur cinq ou six pas. Au-delà, le chemin redevenait net et praticable.

Bizarre, songea Lucie.

Le goût de l'aventure habitait Lucie, tout comme sa sœur. La situation la ravissait donc, en réalité, bien plus qu'elle ne l'inquiétait vraiment. Cette journée sans éclat, hormis celui du soleil, commençait à prendre une tournure inattendue et excitante loin de lui déplaire. Sans doute, leur réservait-elle encore d'autres surprises. Elle l'espérait.

José, bien loin de ces rêveries, se préoccupait davantage de ses bras meurtris et de ses vêtements restés prisonniers des épines.

« Bordel ! » Jura-t-il.

Marie et Lucie s'amusèrent de le voir ainsi se débattre. Tant bien que mal, ils s'extirpèrent énergiquement de leur piège et passèrent, victorieux, au travers.

Les habits transformés en lamentables chiffes, José laissa échapper un soupir de contrariété.

Une fois libre, il scruta l'horizon, aux côtés de Lucie et Marie, dans l'espoir d'y voir une aide.

Aussi loin que la forêt le leur permettait, ils ne parvenaient qu'à percevoir des arbres, petits et grands, agglutinés les uns aux autres, interdisant toute visibilité utile. Et, face à eux, le chemin maintenant dégagé dessinait un large coude.

José, Marie et Lucie, marchèrent à côté de leur vélo jusqu'à ce qu'ils puissent apercevoir ce que dissimulait la sinuosité. Au-delà, la piste disparaissait, de nouveau, derrière d'autres broussailles.

Plus que ce nouveau contretemps, un fait étrange et inhabituel retint l'attention de Lucie et lui laissa une drôle d'impression. Depuis leur extraction du piège de ronces, plus un chant d'oiseaux, ni grésillement d'insectes, ni bruissement de feuilles ne se faisait entendre. La nature faisait silence laissant penser que quelque chose d'important se préparait.

Mais elle était seule à constater ce changement plus qu'anormal et fit face au scepticisme de son cousin et sa sœur.

« Tu te fais des films ! » raila José, plus contrarié par son état vestimentaire que par les élucubrations de sa cousine.

Bien qu'elle leur sourit, Lucie demeura soucieuse face à cette

altération troublante.

Les broussailles traversées, ils se remirent en selle pour suivre l'unique voie qu'offrait la forêt. Quelques dizaines de pas plus haut, un autre barrage végétal entravait le passage. Mère Nature ne se montrait décidément pas de leur côté.

Cette fois, la faute incombait à de grands saules pleureurs se serrant volontairement afin de barrer la route aux randonneurs indiscrets en donnant l'illusion que rien n'existait plus au-delà de leur luxuriant feuillage.

Mais il en eut fallu bien davantage pour les décourager. Motivés par leur curiosité, ils ne comptaient pas se laisser berner par quelques branches. Aussi écartèrent-ils les lianes de saule pour entrevoir ce qu'elles dissimulaient. Dense était le rideau qu'ils durent traverser, mais cela leur sembla toujours mieux qu'un nid d'épines.

Marie fut la première à regarder à travers la dernière épaisseur. Elle resta figée de stupeur. Revenue de sa surprise mais prise d'excitation, elle désira partager sa découverte, sans attendre, avec sa sœur et son cousin.

« Eh ! venez voir ce qu'il y a derrière ! J'y crois pas ! » les interpella-t-elle

José écarta à son tour les fines branches souples et resta médusé à son tour.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça ne se voit pas ?

— Ha, ha ! Si ça se voit. Mais qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Bonne question. »

Tandis qu'ils débattaient, l'esprit de Lucie vagabondait à tout autre chose. Elle observait l'endroit où ils se tenaient, l'inspectait même, cherchant désespérément ne serait-ce que la présence d'un insecte, mais en vain. Tourmentée par ce silence inexpliqué et inquiétant, cette absence de vie autre que celle des arbres et des plantes hostiles à leur présence, elle rejoignit Marie et José près de l'arbre gardien du mystère qu'ils venaient de percer. A son tour, elle passa la tête entre les rameaux flexibles, poussant un peu sa sœur, un peu son cousin pour se faire une

place entre eux.

« Faites voir ! Qu'est-ce qu'il y a là derrière ? »

Tout comme eux, elle fut stupéfiée par l'apparition. Ce qui se dévoilait sous leurs yeux était plus qu'inattendu. Dans cet endroit tenu secret par quelques forces mystiques de la nature, à l'écart de tout, se dressait une vieille demeure de style colonial.

En cet instant, Lucie était certaine d'au moins une chose : le destin, ou peu importe le nom qu'il pouvait porter, les avait conduits jusque-là. Quelque soit la force les ayant menée en ce lieu, le hasard n'était pas seul coupable.

CHAPITRE II

« Mais qu'est-ce qu'une maison pareille fait dans la forêt ? s'interrogea Marie à voix haute.

— C'est pas normal ! À mon avis, personne n'a jamais dû la découvrir sinon elle ne serait pas isolée ici, présuma Lucie. Elle serait habitée.

— Qu'est-ce qui te dit qu'elle ne l'est pas ? » contesta José

Lucie dû admettre qu'elle n'en savait effectivement rien. Tout était possible.

« Si quelqu'un l'avait déjà vu, poursuivit Marie, ça m'étonnerait qu'elle n'ait pas retenu son attention. Vous avez vu la maison ? Elle attire bien l'attention, non ?!

— Tiens, suggéra Lucie, portée par son imagination, d'un ton rieur et bon enfant, ça me rappelle le conte d'Hansel et Gretel sauf que là, la maison n'est pas en pain d'épice. Si ça se trouve, il y a peut-être une sorcière à l'intérieur ! Et si on allait voir si quelqu'un y vit ?

— On peut toujours y aller mais ça m'étonnerait qu'on y trouve une sorcière.

— Ouais, grogna José, arrête de lire des contes de fées, ça te réussit pas !

— Bon ça va ! alors on y va oui ou non ?

— C'est parti ! » acquiescèrent-ils d'une seule voix.

Mais, avant même de faire un pas, José douta.

« Je ne suis pas sûr, finalement, qu'elle soit habitée. Vous imaginez, vous, que quelqu'un vive ici coupé du monde, au beau milieu d'une forêt ?

— C'est peut-être un vieil ermite ! suggéra alors Marie.

— N'exagérez pas ! Y'a quand même des routes autour de la forêt et la ville n'est pas si loin que ça. C'est pas parce qu'on n'arrive

pas à en sortir que personne ne le peut. S'il y a quelqu'un ici, il doit certainement mieux connaître la forêt que nous !

— Ce serait super ! Bondit Marie, enthousiasmée par l'hypothèse de sa sœur. Comme ça, il pourra nous aider à retrouver notre chemin ! »

Effectivement, il s'agissait peut-être là de leur unique espoir de sortir enfin des bois.

Portés par ces paroles pleines de promesses réconfortantes, ils traversèrent le feuillage dense des grands saules. Les rameaux flexibles caressèrent de leurs longues feuilles lancéolées leurs bras meurtris plus tôt par les cruelles épines de ronces. Une caresse qui rassurait et mettait en confiance. Le caractère hostile de la forêt semblait loin derrière eux. Maintenant, elle paraissait les inviter à s'engager plus profondément dans leur découverte. Elle les avait testés, ils s'étaient montrés audacieux, déterminés, elle les récompensait donc à la hauteur de leurs efforts.

Sitôt franchis, les branchages souples se rabattirent derrière eux, condamnant le passage comme un piège se refermant sur eux. Cernée d'immenses arbres formant une palissade imprenable, la maison se voyait protégée d'un rempart contre toute intrusion. La saulaie qui les encerclait désormais n'offrait plus aucune issue.

Ils se dévisagèrent tous trois un instant, partageant cette désagréable sensation qu'il leur était maintenant interdit de rebrousser chemin. Contraints mais tout autant curieux, ils se dirigèrent vers la mystérieuse maison.

Il leur sembla avoir pénétré au cœur de la forêt car, là, se trouvait une grande clairière dans laquelle reposait la demeure. De style colonial, les murs se bardaient de bois blanchi et la toiture se couvrait d'ardoises grises verdies de mousse. Visiblement en parfait état, exception faite de quelques volets cassés, elle semblait vaste, se composant, à première vue, d'un rez-de-chaussée et d'un étage supérieur. Un escalier central de trois larges marches menait à une petite terrasse couverte par un prolongement de la toiture et fermée d'une rambarde.

Quatre énormes piliers de bois supportaient une lourde poutre sur laquelle reposait cette toiture.

Sur l'estrade, une vieille banquette de bois, garnie de coussins rouges

ternis par les années, attendait que l'on s'y asseye.

Deux grandes fenêtres, en guillotine, en perçaient les murs tandis qu'une troisième, dans la toiture, ouvrait l'étage sur l'extérieur.

Les volets restés ouverts laissaient apparaître des vitres sales et poussiéreuses.

Traînant leurs vélos avec eux, ils les abandonnèrent dans les hautes herbes de la clairière pour gravir les marches du perron. Une fois face à la porte d'entrée, aucun d'eux n'osa frapper.

Ils jetèrent un coup d'œil furtif à travers les vitres, rendues opaques par la crasse, afin de s'assurer de son état d'occupation. Frottant du bout d'une manche la surface vitrée, ils ne purent qu'apercevoir, de l'autre côté, des persiennes, toutes fermées, certaines cassées. Rien ne laissait deviner ce qui se trouvait à l'intérieur de l'habitation. Elle ne leur livrerait pas si facilement ses aveux.

Marie revint sur la remarque de son cousin, parvenant à la même conclusion que ses camarades.

« Je suis d'accord avec toi, José ! Cette maison n'est certainement pas habitée ! »

Bien loin d'être découragée, Lucie brûlait de hâte de découvrir ce que recelait la demeure abandonnée.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait, on entre ? » pressa-t-elle.

Désertée depuis fort longtemps semblait-il, une telle antique bâtisse renfermait sans nul doute des trésors fabuleux qu'ils comptaient bien découvrir. Cette idée engendra une impatiente excitation.

Empressés, ils se postèrent face à la porte à double battants. Elle ne possédait plus de poignée, mais avait conservé son énorme verrou cuivré.

José affectait de se montrer moins curieux que ses cousines et resta un peu en retrait lorsqu'elles s'avancèrent pour ouvrir la porte d'entrée. Marie, quant à elle, pouvait parfois se montrer moins téméraire que sa sœur.

« Vas-y, ouvre-la toi !

— Et si elle est fermée à clef ?

— Si tu n'essaies pas, on ne le saura jamais ! »

Fébrilement, Lucie poussa la porte. Par chance, elle ne se trouvait pas verrouillée et n'opposa aucune résistance. Elle grinça lentement sur ses gonds rouillés, emportant sur son passage quelques toiles d'araignée poussiéreuses. Se tournant alors vers son cousin et sa sœur, Lucie vit que José avait disparu.

« Où est José ?

— J'en sais rien. Je ne l'ai pas vu partir. »

D'abord surprises, puis inquiètes, elles le hélèrent d'une voix faible et prudente, de peur que quelqu'un d'autre ne les entende. Comment savoir si la maison était vraiment inhabitée, si personne ne s'y cachait ?

Elles furent très vite rassurées par sa réapparition d'un côté de la maison. José venait d'en faire le tour pour l'inspecter, mais revenait bredouille. L'arrière ne proposait rien de plus intéressant.

« Y'a rien de l'autre côté. Même pas une seule fenêtre, ni de porte. C'est bizarre, vous ne trouvez pas ? Heureusement que celle-là n'est pas fermée ! »

L'information ne manquait pas d'intérêt, pourtant Lucie n'y prêta guère attention, obsédée par ce qui les attendait à l'intérieur.

« Oui, c'est bizarre ! Bon alors, tu viens ? On entre tous les trois en même temps, d'accord ?

— D'accord !

— OK ! »

Sans plus attendre, Lucie passa le seuil de la porte la première. Marie et José lui emboîtèrent le pas.

Une fois dans l'entrée, la grande sobriété de l'intérieur mais aussi l'extrême saleté installée leur sautèrent immédiatement aux yeux. Sans aucun doute possible, furent-ils les premiers à y pénétrer depuis fort longtemps. Comme ils purent l'envisager, ils n'y trouvèrent aucune âme.

« P..., c'est vraiment dégueu ici ! Personne n'a jamais fait le ménage dans cette baraque! » Jura José

Marie, un peu plus détendue, analysa la situation avec humour, Lucie en profita pour blaguer, encourageant José à surenchérir.

« Cette fois c'est sûr, à voir les toiles d'araignée qu'il y a ici, personne n'y a mis les pieds depuis des années ! Et vous avez vu la couche de poussière ?!

— Si quelqu'un vit ici, il aurait bien besoin d'une femme de ménage ! À mon avis, cette maison est tellement vieille qu'ils ne devaient pas connaître le balai !

— Je parie que c'est en voyant la crasse qu'il y a ici qu'ils en ont eu l'idée ! »

S'ensuivit un fou rire collectif.

En dépit de la saleté, la maison semblait restée dans un état identique à celui de l'époque où elle demeurait habitée. Chaque pièce était soigneusement ordonnée. Leur fonction, attribuée autrefois, s'en trouvait facilement identifiable.

Leur calme retrouvé, ils examinèrent très sérieusement le décor de chaque pièce. Aussi grande fut la maison, le rez-de-chaussée ne se composait que d'une pièce unique. Très pauvrement meublé, l'intérieur se laissait deviner grâce à la timide clarté qui filtrait au travers des persiennes.

Le plafond se portait très haut au-dessus de leur tête et les murs jaunis apparaissaient nus de tout ornement.

À gauche de l'entrée, un reste de bois brûlé subsistait dans le foyer d'une petite cheminée et, reposant en face, une banquette identique à celle de la terrasse, témoignaient de soirées passées devant l'âtre.

À droite, une grande table aux pieds tournés, cernée de chaises en rotin, avait pu recevoir des tablées de six convives. Et, dans un coin, un poêle en fonte, sur lequel reposait encore une bouilloire, évoquait un espace cuisine à l'importance moindre. Tout cela, ils pouvaient se l'imaginer. S'imaginer aussi la couleur originelle du carrelage qu'ils devinaient couvrant le sol qu'ils foulaient. La poussière et l'encrassement le masquaient, mais un ton orangé se laissait deviner.

José, Marie et Lucie avancèrent prudemment dans la pièce, évitant, quand ils le pouvaient, les innombrables pièges de soie tissés partout où leur regard se posait. Ils se dispersèrent aux quatre coins de la salle pour l'explorer. De profondes empreintes, laissées derrière eux dans l'épaisse couche de poussière, trahissaient leur passage. Consciemment indiscrètes, Lucie et Marie fouillèrent les meubles en quête de quelques trésors oubliés. L'une explora le salon, l'autre la cuisine. La cheminée, parée d'un modeste encadrement sculpté de représentations florales, supportait une tablette sur laquelle Marie découvrit une carafe de verre blanc emplies d'eau jaunie par les siècles.

« Il faudrait la faire analyser », se moqua José, spectateur de l'inquisition perpétrée par ses cousines.

« À tous les coups elle est radioactive ! »
Ses persiflages les amusaient toujours.

À droite de la banquette, un petit meuble bas présentait une coupelle de cuivre. Vide, elle aussi.

Lucie n'eut pas plus de chance que sa sœur. Un petit meuble à persiennes, posé près du poêle, ne lui offrit que quelques assiettes en porcelaine, dont certaines ébréchées. Le contenu de son petit tiroir fut également sans intérêt.

La prospection du rez-de-chaussée se révéla infructueuse. Il ne recelait, hélas, ni objets de valeur, ni quelques documents d'époque dignes d'intérêt.

Ses cousines toutes à leurs fouilles, José poursuivit l'exploration de la pièce unique. De l'extérieur, un étage était visible. Il s'interrogeait donc sur le moyen d'y accéder. Son petit tour de la demeure lui avait révélé l'absence totale d'accès, cela se faisait donc de l'intérieur. S'approchant davantage du fond de la pièce, il eut la surprise d'y découvrir un escalier. Faisant pourtant face à la porte d'entrée, ni lui ni ses cousines ne l'avaient alors remarqué. Pour cause, l'escalier se situait dans une alcôve très sombre du mur que le peu de lumière, perçant péniblement vitres et persiennes, ne parvenait à atteindre. José jugea alors opportun d'interrompre les investigations inutiles de ses cousines.

« Eh les filles ! Venez voir ce que j'ai trouvé. »

Elles échangèrent un regard interrogateur avant de mettre un terme à leur activité pour le rejoindre. Le mobilier sommaire n'avait plus rien à leur offrir.

Face à la découverte, Lucie se sentit envahie d'un frisson d'angoisse et devint hésitante. L'inconnu demeurait excitant tant que l'on y voyait quelque chose. L'obscurité de l'alcôve la rendait effrayante et dissuasive. José, quant à lui, impassible, conservait son pragmatisme.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On monte ou on ne monte pas ?

— Personne n'a pensé à emporter une lampe torche ou un briquet par hasard ? »

Fouillant ses poches, Lucie brandit, victorieuse, une petite boîte.

« J'ai des allumettes, mais il nous faudrait des bougies !

— Je crois avoir vu des chandelles sur la cheminée, tout à l'heure » intervint Marie.

Elle se hâta de chercher les précieuses chandelles pour revenir au plus vite auprès d'eux, rassurée par leur proximité.

Chacun reçut la sienne, un peu cassée pour l'une, déjà consommé pour une autre mais bien utiles tout de même. Leur lumière leur apportait un sentiment de sécurité et un peu plus d'assurance.

Dehors, le soleil brillait toujours et chauffait l'intérieur de la maison. La cage d'escalier surchauffée et investie par la poussière offrait une atmosphère presque irrespirable. Quand ils le pouvaient, ils portaient une manche à leur nez pour s'en préserver.

Protecteur et plus assuré que ses cousines, José prit la tête pour gravir les marches de l'escalier. Ils montèrent lentement, pas à pas, écartant les toiles collantes sur leur passage. Lucie et Marie craignaient surtout d'en croiser les fileuses, frémissant dans des gémissements sans fin.

Secrètement anxieux, José peinait à conserver son sang-froid. Las de leurs jérémiades incessantes, il stoppa son ascension et fit brusquement volte-face.

« Vous allez la fermer ! »

Cet emportement inattendu trahit son angoisse. Interloquées, elles firent silence sans autre plainte.

Tout autant désireuse de découvrir ce que réservait l'étage, Marie se laissa pourtant envahir par l'angoisse que l'atmosphère étrange de la maison faisait naître chez chacun d'eux.

« Ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça finalement ! Et si on sortait d'ici ? »

Fruits de la peur, José et Lucie ignorèrent ses paroles. Sans même lui accorder de réponse, ils poursuivirent la montée des marches. Marie ne disposait d'autre choix que de les suivre au risque de se retrouver seule au rez-de-chaussée.

La maison si haute, l'escalier n'en finissait pas de s'élever. Coudé, il révéla, plus haut, de nouvelles marches qui grimpaient toujours davantage. Leurs pas lents et hésitants ralentissaient considérablement leur progression. José empoignait la rambarde poussiéreuse pour se hisser. Lucie et Marie s'agrippaient au bas de son t-shirt, un geste rassurant qui leur donnait du courage.

Les flammes chancelantes des chandelles révélaient l'anxiété dessinée sur leurs traits déformés par leur danse. La cire chaude coulait parfois sur leur main sans provoquer de douleur. Leur esprit demeurait focalisé sur l'ascension et ce qui les attendait en haut.

Enfin parvenus aux dernières marches, une nouvelle porte les accueillit. Travaillée avec plus de soins que celle de l'entrée, joliment ciselée, elle présentait une grosse poignée ronde et argentée.

Face à cette porte, il leur fallait désormais trouver le courage de l'ouvrir. Nombreuses furent les minutes qui s'écoulèrent avant que l'un d'eux n'ose enfin tourner la poignée pour, enfin, pousser la porte.

CHAPITRE III

Le silence installé dans la pâle lueur des bougies, seule leur respiration haletante venait briser ce calme oppressant. Un long regard échangé précéda le geste à la fois attendu et redouté.

Lassé du temps resté suspendu, José rassembla son courage et agit le premier. Le souffle court, il avança une main tremblante et hésitante vers la poignée argentée. La main serra fort le globe avant d'oser le tourner.

La porte s'écarta dans un léger grincement, déchira sur son passage quelques vieilles toiles avant de libérer un courant d'air frais venant alors leur caresser le visage.

Par-dessus une épaule, chacun tenta de voir l'intérieur de la pièce avant d'oser y pénétrer, mais le palier ne permettait aucune visibilité. Les entrailles serrées, ils s'avancèrent timidement avec le sentiment de violer une intimité. Passé le seuil, ils pénétrèrent dans une chambre détonnant avec la pièce solitaire du rez-de-chaussée. Une fenêtre à double battant, dépourvue de persienne, faisait face au palier. Bien qu'elle ne fut pas épargnée par la saleté, celle-ci laissait passer suffisamment de lumière pour éclairer passablement la chambre, meublée avec beaucoup plus de soins. Ses murs, dépouillés eux aussi d'ornement, se couvraient néanmoins de papier peint. Le sol en parquet disparaissait invariablement sous une épaisse couche de poussière.

Déambulant à travers la pièce sur un sol grinçant, Lucie, Marie et José observaient leur environnement. Sans déroger à leurs indiscrettes manies, dans l'idée de rendre cette visite productive, les sœurs s'intéressèrent de plus près au contenu du mobilier.

À peine visible dans la faible clarté, un secrétaire reposait sous la fenêtre. Ils pouvaient néanmoins le discerner comme un meuble ciselé d'une rare élégance. Un vieil encrier et un porte-plume garnissaient encore l'écritoire.

Marie en ouvrit, un à un, le grand tiroir central et les trois petits latéraux pour n'y découvrir que de vieux papiers jaunis et déchiquetés.

« À mon avis, des rongeurs sont passés avant nous ! »

De son côté, Lucie fouilla l'énorme garde-robe, sans fioriture, longeant le mur de droite. Elle en espérait de sublimes robes d'époques ou autres habits datant de l'époque des propriétaires de la demeure, mais en vain. L'imposant meuble avait été vidé. Il leur sembla alors tristement évident que cette bâtisse n'était pleine que de mystères et que rien de plus n'y avait été oublié. Lucie laissa échapper un profond soupir de déception.

« Eh bien, ce n'est pas ici qu'on va trouver de vieux trésors. À part les meubles, ils n'ont rien laissé de valeur et je me vois mal repartir avec une table ou une armoire sur mon vélo ! »

Cette remarque arracha un sourire à ses camarades.

La chambre trouva plus d'intérêt au regard de José et il ne tarda pas à imiter ses cousines. Examinant la partie gauche de la pièce, il rôda autour du grand lit à baldaquin. Un lit remarquable et immense, aux montants sculptés d'une main de maître et capable d'accueillir tout au moins cinq personnes pour s'y reposer. Bien que cette idée le fasse bailler, pour rien au monde il ne s'y serait étendu. La crasse et l'humidité imprégnées dans les draps suffisaient à le dégoûter raisonnablement pour lui ôter tout désir de sieste. Le mouchoir sur le nez, José mesurait chacun de ses gestes pour ne pas remuer trop de poussières au risque de réveiller ses vieilles allergies. Il ouvrit le tiroir de chacun des deux meubles de chevet et, plus chanceux que ses cousines, y dénicha deux pièces d'argent anciennes qu'il s'empressa de glisser dans sa poche sans vraiment les regarder. Méthodique, il préférait achever d'explorer la chambre, le temps voulu pour les examiner viendrait bien assez tôt. Il prit, néanmoins, le temps de narguer ses cousines toujours bredouilles.

« Eh, les filles ! Moi, j'ai trouvé quelque chose !

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as trouvé ?

— Montre-nous ! » s'impatientait déjà Marie

Curieuses et envieuses, les jumelles se précipitaient déjà sur lui. Il sortit les pièces quelques secondes, à peine le temps pour leur

dévoiler, avant de les remettre tout aussitôt à l'abri de crainte qu'elles ne les lui dérobent. Elles eurent juste le temps d'admirer les deux ronds de métal argenté dans le creux de sa main, jalosant le trésor découvert.

« Quelle chance tu as ! Nous, on n'a encore rien trouvé ! pleurnicha Marie.

— Tu ne veux pas m'en donner une ? quémanda Lucie d'une voix presque implorante.

— Pas question ! Je les mettrai dans ma collection.

— Quel radin ! »

Il ne restait rien à fouiller dans la chambre pour les deux sœurs. Ne demeurait, dans un coin de la pièce, qu'un meuble à persienne sur lequel reposait une vasque en émail destinée à la toilette.

Au bord du découragement, elles jetèrent un dernier coup d'œil sous les meubles n'y trouvant, là encore, qu'un amoncellement floconneux de poussières, visiblement l'unique chose qu'elles emporteraient de cet endroit.

Cette dernière prospection infructueuse eut raison de leur enthousiasme. Découragées, elles scrutèrent le périmètre de recherche une dernière fois.

De manière inattendue, le regard de chacun se posa sur une imposante silhouette, plaquée contre le mur de la garde-robe et recouverte d'un immense drap grisâtre. La chose mystérieuse aurait pu se rendre visible dès leur entrée dans la chambre si elle ne s'était réfugiée dans l'ombre de la garde-robe. Leurs yeux désormais accoutumés à la pénombre, elle leur apparaissait enfin.

Lucie s'avança, d'un pas véloce, vers le grand drap et le tira d'un geste brusque et impatient. La poussière, qui vola en nuage, fit tousser José. Dissimulé dessous se dressait un extraordinaire miroir protégé du temps par le linge. Jamais ils n'avaient pu en voir de pareil.

Bien que piqué à certains endroits, il brillait d'un étrange éclat. Lucie se sentit irrésistiblement attirée par ce miroir, oubliant presque la présence de ses proches. Sa main en caressa le cadre sculpté d'une manière plus que singulière. Le ciselage ne ressemblait en rien au travail des autres meubles de la maison. Trop longtemps fixé, l'encadrement, sculpté de vagues, donnait des vertiges à en devenir presque hypnotique.

Plus surprenants encore étaient les angles. Quatre énormes poings

saillants ornaient chacun d'eux, fermés, menaçants, prêts à cogner. Les yeux levés vers le miroir, Lucie, Marie et José découvrirent avec angoisse un grand œil ouvert, gravé sur le haut bord. La visite de la demeure avait prouvé son état d'inoccupation, remontant à des temps anciens, pourtant ils craignaient d'être entendus par d'autres oreilles. Peut-être même par cet étrange miroir.

« Ce miroir nous observe ! Chuchota lentement Marie d'un ton angoissant.

— Mais ouais, c'est ça ! T'es un peu parano ! railla José, incorrigiblement sceptique. Il va aussi nous cogner avec ses poings tant que tu y es !? »

Tandis qu'ils se chamaillaient, Lucie considéra l'immense et mystérieux objet dans ses moindres détails. Très proche de la garde-robe, elle remarque très vite que quelque chose interdisait à cette dernière de s'adosser totalement au mur. Inspectant de très près l'emplacement du miroir, elle devina l'origine de cet obstacle. À hauteur du cadre, elle se dressa sur la pointe des pieds et tâtonna d'une main pour tenter de l'identifier. Palpant la chose, elle crut en reconnaître la forme, mais préféra s'en assurer avant de se prononcer. Marie et José, revenus à leur calme, l'observaient, dubitatifs. Lucie devait garder les mains libres et sollicita leur aide pour lui porter la lumière qui suffirait à lui donner raison.

« Marie, viens m'éclairer, s'il te plaît ! Je crois que j'ai trouvé quelque chose d'intéressant. »

Curiosité étant force de remotivation, Marie s'exécuta sans tarder et s'approcha de sa sœur, chandelle à la main.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Attends un peu, j'en suis pas sûr ! Approche ta bougie que je vois si c'est bien ce à quoi je pense. »

Lucie indiqua à sa soeur la partie du mur qu'elle voulait voir éclairée. Marie approcha sa chandelle tandis que sa jumelle, toujours sur la pointe des pieds, en nettoyait un peu la surface pour ôter toiles

d'araignée et poussière devenue compacte, gênant la reconnaissance de l'objet.

À son tour intrigué, José s'approcha pour tenter de l'entrevoir.

Quelques instants à tâtonner suffirent. Lucie rendit son verdict à ses amis, tenus en haleine.

« C'est bien ce que je pensais. C'est un rail ! »

Demeurant alors pensifs, Lucie eut tout le loisir d'imaginer une nouvelle théorie.

« Mais, attendez ! Je viens de penser à quelque chose. Passe-moi la chandelle ! »

Elle saisit brusquement la bougie des mains de Marie, si brutalement que la cire fondue se répandit le long de sa main jusqu'au poignet. Sans prêter attention à la chaude douleur, elle s'accroupit, tout aussi vivement, au pied du mur pour l'examiner.

« C'est bien ce que je pensais, il y en a un autre ici ! » s'exalta-t-elle

Transportée d'excitation, Lucie se posta de l'autre côté du meuble avant de solliciter, de manière directive, l'aide de ses camarades.

« José, prends l'autre côté de l'armoire. Marie, viens m'aider. Et maintenant on pousse ! »

La manœuvre difficile réclama un bel effort physique. L'énorme garde-robe, dès lors extrêmement lourde, semblait scellée au sol.

De toutes les forces qui leur restaient, ils parvinrent à éloigner du mur le meuble massif d'un écart équivalant à l'épaisseur du cadre hypnotique.

La masse déplacée, Lucie revint près du miroir et entreprit de le pousser sur les rails désormais dégagés. Elle se démena inutilement, sous l'œil scrutateur de Marie et José, sans parvenir à ses fins. Malgré tous les efforts fournis, le miroir resta fixe, sans même ciller. Les deux

barres métalliques, probablement rouillées, entravaient sa mobilité. Déjà essoufflée par le déplacement de la garde-robe, Lucie soupira. Mains sur les hanches pour reprendre son souffle, elle fixa les rails avec frustration.

Marie et José la laissaient à ses intuitions, attendant leur moment pour intervenir. Face à son désarroi, ils ne tardèrent pas davantage pour lui prêter main-forte. Bien qu'ils aient choisi de se reposer sur l'instinct de Lucie, ils partageaient son exaltation et sa soif d'élucider l'énigme du miroir.

À trois, la tâche s'avéra plus aisée bien que la vitre étamée offrit encore quelques résistances. Péniblement, l'imposant objet coulissa suffisamment le long du mur pour leur permettre d'entrevoir ce qu'il dissimulait. José et ses cousines s'attendaient à y découvrir tableau de valeur ou coffre-fort, mais rien de tout cela ne s'y trouvait caché. À leur grand étonnement, une porte s'y abritait. L'étrange demeure semblait ne pas avoir encore révélé tous ses secrets.

Ils firent usage de leurs toutes dernières forces pour achever de repousser l'obstacle que représentait désormais l'énigmatique miroir. Dans un effort ultime, le cadre atteignit enfin l'extrémité opposée des rails faisant disparaître l'œil inquisiteur et les poings menaçants. La porte dévoilée se plaçait bien loin de l'élégance du reste de la maison. Confectionnée de quelques planches de bois brut mal coupées, montées sans trop de soin, elle ne présentait qu'une simple serrure.

« Vous voyez ce que je vois ?

— On n'est pas aveugle, Marie !

— Vous croyez qu'on peut l'ouvrir ? » consulta Lucie

Cette nouvelle découverte ranima leur anxiété tout comme leur excitation. Ils tentèrent de pousser la porte mais, bien qu'elle ne parût pas verrouillée, la tirer vers eux semblait l'unique façon de l'ouvrir. L'absence de poignée allait vraiment compliquer l'opération.

« Et comment on fait pour l'ouvrir sans la poignée ? s'inclina José.

— Ça, c'est pas un problème, rassura Marie. Il nous suffit d'utiliser quelque chose comme un bout de bois, un crayon ou alors... »

Elle ne prit pas le temps d'achever sa phrase. Une idée lui vint tandis qu'elle réfléchissait à voix haute. Sans en dire davantage, elle se précipita vers le secrétaire pour en revenir, l'instant suivant, un petit objet à la main. Elle brandit alors, victorieuse, le stylo-plume tiré de l'encrier asséché.

« ...Ça ! Ça devrait faire l'affaire ! »

Elle le tendit à José qui l'inséra dans l'orifice et le coinça derrière la ferrure. Grâce à l'outil improvisé, il put tirer vers lui la porte qui n'offrit presque aucune résistance. Elle s'ouvrit lentement, presque sans bruit, libérant une odeur de renfermé.

Lucie se tint alors dans l'embrasure de la porte et fut invitée à la franchir en éclairouse. Comme l'éclat de la chandelle, qu'elle serrait toujours entre ses mains, ne révélait rien de l'intérieur de la pièce cachée, sa curiosité fut dominée par la peur. La petite flamme perçait difficilement l'obscurité de tombeau.

Le souffle suspendu, elle serra la bougie, à en graver ses empreintes dans la cire, afin de se donner courage avant d'oser pénétrer dans la petite salle. D'un pas lent et prudent, elle tâtonna le sol de la pointe des pieds, à chaque pas, s'assurant ainsi qu'aucune marche ou cavité n'en piégeait la traversée.

Patiente au pas de la porte, Marie et José ne s'en trouvaient pas pour autant rassurés.

Pour se tranquilliser, Lucie ne cessait de leur parler tout en avançant vers le fond de la cellule.

« Vous êtes toujours là ? Continuez à discuter, j'aurai moins la trouille ! »

Son cœur battait à tout rompre, tant et si bien qu'elle eut le sentiment qu'il pourrait s'échapper de sa poitrine. Sans aération, l'air devenait difficilement respirable. Malgré la fraîcheur de la pièce, Lucie transpirait. Son échine se perlait de sueurs froides. L'angoisse faisait son chemin à mesure qu'elle avançait, elle aussi.

Au fur et à mesure de ses pas, la bougie finissait par éclairer la pièce qui ne s'avéra pas plus grande qu'un placard. À première vue, elle devait mesurer cinq mètres au carré et si elle avait tendu les bras, Lucie

aurait pu en toucher les murs latéraux pour se guider.

Au fond de cette exigüité, attendait une petite table en demi-lune, sculptée, un meuble judicieusement mit à l'abri, plus précieux que tous ceux que recelait la demeure coloniale. Ses moulures paraissaient dorées à l'or fin. Les trois pieds torsadés reposaient soigneusement sur un tapis de velours rouge. À l'inverse du reste de la maison, les murs s'ornaient là de minuscules peintures figurant d'étranges paysages. Parmi eux, certains manquaient, sans doute emportés avec le reste des affaires. Ne restaient, plantés çà et là, que les clous, témoins de leur présence passée.

Lucie approcha la chandelle de la table pour l'inspecter plus attentivement. En se penchant, elle découvrit un ravissant petit coffret y reposant délicatement. Promenant la lumière autour de l'objet, elle l'admira avant d'oser le saisir. Le couvercle embellit du dessin d'un chêne doré et les contours réhaussés de reliefs de plantes, les finitions en étaient remarquables.

Admirative, Lucie le saisit délicatement et jugea le reste du contenu de la pièce sans plus d'intérêt. Son poids la surprit, le coffret était assez lourd pour sa taille. Elle quitta vite la salle pour le porter à ses complices.

À la vue du précieux objet, Marie et José partagèrent, les mêmes lueurs d'admiration. Lucie le garda en main, fébrile, et tenta de l'ouvrir. En vain.

« C'est pas vrai, il est fermé !

— Regarde, il faut une clé pour l'ouvrir, fit remarquer José, désignant une minuscule serrure sur la face du boîtier.

— Comme par hasard ! »

Près de la modeste porte, le simple éclat de la flammèche ne leur suffit pas. En s'approchant de la fenêtre délivreuse de leur du jour, ils purent mieux étudier le coffret. José saisit un coin du grand drap grisâtre et frotta une partie de la vitre afin de laisser pénétrer davantage de clarté naturelle. Lucie porta le coffret dans le faisceau et l'examina. La serrure en forme d'octogramme ne permettait aucune incertitude. En l'absence de clé, l'ouvrir s'avérait impossible. Inutile d'en tenter le crochetage et nul d'entre eux ne l'aurait osé de crainte d'endommager le si bel objet.

Cependant, tout autre chose retint l'attention de Lucie.

« Regardez ce qu'il y a de chaque côté de la serrure !

— Fais voir ! s'enquit José

— On dirait des yeux. Les yeux d'un animal sauvage ! » se troubla Marie.

D'un grenat flamboyant, ils fixaient droit devant eux, attentifs et l'air féroce.

Lucie n'en brûla que davantage de savoir ce que pouvait contenir le coffret.

« Il faut que l'on trouve cette clé ! Aidez-moi à fouiller la chambre et cherchez bien, elle doit être toute petite !

— Si on t'aide à trouver la clé, en échange, on partagera ce qu'il y a dedans ! marchanda alors Marie qui, pour l'heure, restait seule à n'avoir rien à emporter.

— Pas de problème, c'est d'accord ! »

Lucie ne s'attarda pas à discuter la requête de sa jumelle tant elle se consumait d'impatience. Seule comptait la découverte du précieux sésame.

Ils se mirent en quête du minuscule objet. José fouilla minutieusement chaque recoin du secrétaire avant de s'attaquer à la garde-robe.

Marie inspecta le lit que son cousin lui avait bien volontiers abandonné. Elle en retourna toute la literie avec précaution, puis explora les chevets et le meuble de toilette.

Lucie fouilla la salle secrète de fond en comble, des peintures au tapis jusqu'au-dessous de la table.

La visibilité restreinte, ils effectuèrent leurs fouilles au toucher, palpant, tâtonnant dans, autour, sous, derrière chaque pièce du mobilier. Vainement.

Premier à abandonner les recherches, José s'appuya sur le rebord de la fenêtre pour réfléchir.

Marie inspecta le miroir, sans grande conviction, et finit par renoncer à son tour. Epuisée, elle s'assit face à son cousin, sur le plancher encrassé.

« Tu vas être toute sale !

— Bah, pour maintenant ! »

Dépitée, Lucie inspecta le sol dans l'espoir d'y trouver quelque trappes, mais ce fut peine perdue. Elle finit adossée à la fenêtre près de José, le coffret précieusement entre les mains, le contemplant avec contrariété.

Et tandis qu'elle le fixait du dessus, Marie pouvait l'observer du dessous et put y voir ce que les deux autres ne soupçonnaient pas. Les yeux écarquillés, brillants d'exaltation, elle attira rapidement l'attention de sa sœur.

« Lucie !
— Quoi ?
— Je l'ai trouvé ! »

Marie, pourtant restée à la place qu'elle occupait sur le plancher, laissa José et Lucie perplexes.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu as trouvé ?
— La clé ! J'ai trouvé la clé ! »

Elle se redressa tout de go et se précipita vers eux, la bouche fendue d'un sourire réjoui, le regard fixé sur le boîtier sans oser s'en détourner.

« Mais où est-elle ? s'impacienta Lucie
— Elle est là, regardez ! »

Marie saisit le coffret des mains de sa sœur et le retourna sous leur regard interdit.

La minuscule clé, maintenue par deux petits crochets métalliques, avait été savamment placée sous le fond creux du boîtier. Ce fut bien là le seul endroit où ils ne pensèrent à chercher. Pas même, dans l'étude du boîtier, n'y songèrent-ils.

Lucie s'empessa de libérer la clé. Le désir de connaître son secret renfermé la dévorait. Dans sa hâte, il faillit lui échapper et elle s'écorcha les doigts sur les crochets à maintes reprises.

Les doigts égratignés et rougis, tremblants et maladroits, elle inséra dans la petite serrure le sésame enfin libéré. Elle tourna la clé une

première fois, mais le coffret refusa de s'ouvrir. Les respirations se suspendirent à cet intense suspens.

Lucie la tourna une seconde puis une troisième fois pour qu'enfin le verrou lâche prise. L'énigmatique petite boîte allait enfin révéler son mystère. Lucie n'osait imaginer être déçue par son contenu, mais cette pensée l'effleura malgré tout. Elle l'ouvrit alors très lentement pour gagner du temps sur l'éventuelle désillusion. Un regard échangé avec José et Marie, ne tenant plus en place, et Lucie fut vivement priée d'accélérer la manœuvre.

« Tu te grouilles ! s'impatienta José.
— Aller ! Dépêche-toi de l'ouvrir ! »

Penchés dessus l'objet, le cœur battant à leur crever la poitrine, ils fixaient avec insistance le couvercle, dont rien n'aurait pu les distraire. Mais autre espoir, autre déconvenue. Le couvercle, une fois rabattu, ne révéla rien de plus qu'un écrin vide et une inscription en latin gravée sur l'intérieur.

« C'est pas vrai ! déprima Lucie. Vide lui aussi ! Pfff ! On n'a vraiment pas de chance ! »

Tandis que Marie et José déambulèrent une dernière fois dans la chambre, avec l'idée de ne plus s'éterniser là très longtemps, Lucie contempla le velours rouge qui garnissait l'intérieur de la cassette. Il lui faudrait s'en contenter en guise de souvenir de cette étrange visite. Un détail l'intrigua pourtant. L'intérieur du coffret présentait moins de profondeur que l'extérieur ne le supposait. Le précieux écrin semblait receler autant de malice que la demeure l'ayant dissimulée. En secret, elle s'arma du stylo-plume, alors clé improvisée de la porte secrète. Elle en glissa la pointe entre la paroi et le velours de l'écrin. Le corps du stylo faisant usage de levier, elle souleva le compartiment velouté. Son intuition s'avéra exacte. Un espace se trouvait encore sous la matière duveteuse. Avant d'ôter totalement l'étoffe, elle préféra en avertir José et Marie.

« Venez voir, je crois avoir découvert quelque chose d'autre. Ce n'est pas le vrai fond, il cache le véritable contenu du coffret. »

Piqués à nouveau de curiosité, ils rappliquèrent aussitôt près d'elle.

« Et c'est quoi cette fois ? se blasa José

— Je n'en sais encore rien, mais on va bientôt le découvrir. »

Installé sur la chaise du secrétaire, José préféra rester en retrait. Sceptique comme à son habitude, il attendit là de voir ses cousines faire une réelle découverte ou accuser une nouvelle déception.

La couche de velours ôtée intégralement, l'écrin révéla enfin son secret. Bien au-delà de leurs attentes, elles purent enfin admirer, sans nul doute, le seul vrai trésor de la maison. Tout le temps consacré à leurs recherches s'avérait finalement fructueux et méritait bien cette récompense. Leurs yeux étincelèrent d'émerveillement à sa vue. Le trésor se révélait à la hauteur de la beauté de l'écrin.

Leur silence hébété intrigua José. Il finit par s'approcher et contempla à son tour la merveilleuse trouvaille.

Un énorme médaillon de cuivre, un peu terne mais non oxydé, reposait sur un lit de velours ocre, occupant tout l'espace que lui offrait le coffret. L'étrange bijou dégageait quelque chose d'envoûtant. Cette même sensation captivante ressentit face au miroir comme dans la pièce secrète. Ce sentiment d'angoisse installé depuis leur entrée dans la demeure les poussant par là même à aller jusqu'au bout de leur quête pour en connaître tous les secrets. Et désormais, l'objet à portée de main, la maison coloniale leur dévoilait son dernier arcane, sans plus rien à cacher, telle une amie confiant son plus grand secret.

Un vieil homme à la barbe traînante se dessinait sur la face visible du bijou. Un médaillon semblable pendait lourdement à son cou. Sa main gauche serrait une boule de cristal quand l'autre s'agrippait à une épée. Trois quartiers inégaux divisaient singulièrement la représentation. Le plus petit d'entre eux isolait la tête de l'homme, qu'ils pouvaient sans mal s'imaginer être un mage. Les deux plus grands quartiers dissociaient la partie droite à la boule de cristal de la partie gauche à l'épée. Alors que les sillons se creusaient, distinguant les trois parties, leurs sommets se dessinaient pour se rejoindre au centre du médaillon porté par le vieil homme.

Lucie le délogea afin d'en voir l'autre face et y retrouva les trois mêmes quartiers. Inscrits dans chacun, des termes latins rappelaient l'inscription du couvercle. Les mots *Sapere, Fortia et Mageia* s'inscrivaient derrière la tête du mage, l'épée et la boule de cristal. Même si leur signification leur échappait parfaitement, l'amulette les fascina.

Marie voulu, à son tour, apprécier l'objet et chercha à le dérober aux mains de sa sœur, mais Lucie ne l'entendit pas de la même oreille. Persuadée de s'en faire définitivement destituer, elle le lui refusa. Elle s'était donné suffisamment de mal pour le dénicher et rien ne présentait plus de valeurs dans la maison que cette précieuse amulette.

« Allez ! Passe-le-moi ! s'insurgea Marie. J'ai bien le droit de le voir, moi aussi ! En plus, c'est moi qui ai trouvé la clé !

— Là où elle était, j'aurai bien fini par la trouver toute seule.

— Tu as déjà le coffret, alors passe-moi le médaillon !

— Pas question ! C'est moi qui l'ai trouvé et j'te connais, tu ne vas pas me le rendre ! »

Agacée par son entêtement, Marie saisit le bord de l'amulette et tenta de lui arracher des mains, mais Lucie refusa de lâcher prise. La main ferme sur le rond de cuivre, elle s'empressa de poser la cassette sur le sol, aussi délicatement qu'il lui était possible, afin de lutter efficacement contre sa sœur.

« Donne-moi ça !

— Non, pas question ! »

José prit part à la bagarre, irrité par ces chamailleries, et voulu s'emparer de l'objet de la discorde. Il agrippa, à son tour, un bout de médaille et tira de toutes ses forces pour leur soustraire. Il ne put que déplorer la détermination de ses cousines à entrer en possession du fabuleux bijou. Elles tiraient de toutes leurs forces, chacune de leur côté, et lui luttait du sien. Ainsi, le pire se produisit. Plus fragile qu'ils ne se le figuraient, le médaillon se brisa. José, Marie et Lucie, restèrent cois, chacun avec un quartier de l'épais médaillon en main.

« T'as vu ce que t'as fait ? s'énerva alors Lucie. À cause de toi mon médaillon est cassé ! T'es vraiment nulle !

— C'est ta faute ! Si tu me l'avais prêté, ça ne serait pas arrivé. »

La voix de Marie s'éteignit sur ses derniers mots. un vent terrible s'était levé, si violent et si brusque qu'il parvint à en ouvrir brutalement la fenêtre de la chambre. Au-dehors, d'épais nuages d'encre menaçants obscurcirent le ciel auparavant si bleu. Marie, José et Lucie pouvaient déjà entendre le tonnerre de l'orage qui s'annonçait résonner au-dessus de la maison. Oubliant leur dispute, ils écoutaient et observaient l'orage qui se préparait, silencieux et stupéfaits. Rapidement, le vent se mit à souffler avec plus d'intensité, balayant la poussière de la chambre à leur visage.

« QU'EST-CE QUI SE PASSE ? » brailla José terrifié.

Tout comme ses cousines, il n'entendait rien à ce qui se produisait. Contraint de hurler pour se faire entendre à travers les rafales assourdissantes, il n'eut pour toute réponse que les cris de Marie et Lucie que les grains de poussière frappaient telles des aiguilles. La tempête s'intensifia et, tandis qu'ils tentaient de s'approcher de la fenêtre pour la refermer, des bourrasques plus terribles les repoussaient toujours plus loin.

Les courants d'air violents repoussaient également le coffret reposant toujours sur le plancher, débarrassé de sa crasse. Lorsque leurs yeux se posèrent à nouveau sur lui, il leur apparut que le vent n'était pas seul à se déchaîner. Constat de l'effroi, le boîtier réagissait aussi.

« Mais, bon sang, qu'est-ce qui nous arrive ? »

Protégé derrière les carreaux de ses lunettes, José parvenait encore à entrevoir l'intérieur de la chambre plus nettement que ses cousines aveuglées par la poussière.

De l'intérieur du coffret, jaillit une intense lumière blanche aveuglante. Elle se répandit dans toute la pièce, comme une brume éblouissante, avant de prendre des teintes de vert et de bleu pastels. Brusquement, la poussière se leva en trombe, tourbillonnant dans la pièce entière. La brume aveuglante tournoya, elle aussi, pour les envelopper. Le vent

gagna en puissance au point de les soulever du sol.

« Donnez-moi la main ! hurla Lucie

— Lucie, où es-tu ? Je ne te vois pas ! » s'égosilla Marie

Ne parvenant ni à se voir et à peine à s'entendre dans cette cacophonie de coup de tonnerre et de rafales assourdissantes, chacun ignorait où les autres se situaient dorénavant dans la pièce. Transportés par le vent, ils ne parvenaient plus à s'atteindre.

Les trombes brumeuses les entraînaient dans une valse effrayante et brutale, les suspendant dans les airs comme des pantins. Portés juste au-dessus de l'écrin, ils tourbillonnèrent à vitesse grandissante jusqu'à en perdre connaissance. La brume lumineuse pénétra alors dans le boîtier emportant avec elle ses prisonniers. Le coffret aspira brume et vent avant de se refermer, les faisant ainsi disparaître, eux-aussi.

Enfin, la tempête s'apaisa, enfin les nuages se dissipèrent et la poussière retomba sur le plancher comme si elle ne l'avait jamais quittée. Seuls, la fenêtre restée ouverte et le coffret demeurant au sol offraient encore leurs témoignages des terribles événements survenus dans la chambre de la demeure coloniale.